

Préface

QUELLE SURPRISE QUE CES ÉCRITS d'un prisonnier à la prison de Bordeaux pendant la Grande Dépression des années 1930! Il existe peu de mémoires de personnes incarcérées au Québec, et aucun, à ma connaissance pendant cette période. Sans le travail acharné de Dominique Nantel Bergeron, le témoignage unique de son grand-oncle serait encore enfoui dans un obscur journal plus connu pour ses positions d'extrême droite que pour ses chroniques sociales. À un manuscrit d'une trentaine de pages trouvé dans les archives familiales, elle a ajouté des chroniques de journaux, elle les a assemblées dans un ordre chronologique pour produire une œuvre inédite, du genre de celles que les historiens et historiennes rêvent de découvrir. Cette scientifique, qui s'y connaît en recherche, a appliqué ses talents à faire l'édition des textes, à situer les lieux et les personnages, à ajouter des notes explicatives et à reproduire des photos d'Adolphe Nantel et de ceux qu'il a côtoyés pendant cinq mois. Il faut lire l'introduction de Dominique Nantel Bergeron pour connaître un peu la vie de cet homme excessif, bohème, irresponsable, mais généreux et combien attachant.

Les textes du journaliste Adolphe Nantel sur ses 156 jours à la prison de Bordeaux ouvrent une fenêtre, un judas, devrait-on dire, sur le milieu carcéral et en lèguent une vision réaliste qui sera appréciée tant par les spécialistes en histoire que par les criminologues et les disciples de Michel Foucault intéressés par l'enfermement, le contrôle et la punition. Car l'institution carcérale était vouée à cette triple fonction et son architecture, en astérisque, s'inspire du panoptique auquel on a ajouté une coupole pour abriter la chapelle. L'intention de ses concepteurs dépassait toutefois une réplique de l'établissement du XVIII^e siècle et s'inspirait des modèles les plus modernes de l'incarcération au début du XX^e siècle. À l'arrivée de Nantel, l'édifice du boulevard Guoin n'était occupé que depuis une vingtaine d'années et son souci d'hygiène faisait l'envie des gens du quartier qui disaient ne pas

10 PRISONNIER À BORDEAUX

jouir du même confort que les prisonniers. Pourtant, pour ceux qui vivaient « en dedans », comme on dit, il semble que les voisins avaient peu à envier. Coquerelles et souris y avaient déjà établi leurs pénates, l'hygiène corporelle laissait à désirer : « Il semble qu'un des commandements de Bordeaux se rédige ainsi « Les couvertes tu laveras – Poux et punaises, deux fois l'an ». Assigné aux cuisines, Adolphe était bien placé pour décrire des repas de gruau et de chiards dont ni la quantité ni la qualité n'auraient fait de jaloux.

Ce document a une valeur à la fois historique et littéraire. Nantel s'est donné pour mission, il l'a même promis aux prisonniers, de révéler leur vie quotidienne et « d'humaniser les conditions de vie de [ses] copains » (p. 32). Les spécialistes en histoire trouvent ici un aperçu de la vie d'individus marginalisés, habituellement sans voix et sans histoire, telle que vécue au quotidien et racontée par quelqu'un aussi à l'aise dans le monde interlope que dans les salles de rédaction. Nantel était loin d'être un ange ; délinquant, peut-être, mais il n'était pas ce qu'on appelle un criminel endurci. De plus, il savait qu'il avait une famille et qu'il lui restait toujours l'écriture. Avec son plein accord, il jouissait d'« une villégiature voulue grâce à une accusation truquée », écrit celui qui se compare à Albert Londres. Malgré sa situation privilégiée, l'ancien chroniqueur judiciaire de *La Presse* a su s'identifier à ses codétenus, il a partagé leur soif d'alcool, leurs rages de nicotine, et il leur a redonné une parole. Car Adolphe sait écrire, il ironise avec brio, il joue avec le dialogue, il multiplie les clins d'œil littéraires de Hugo à Proust. Il sait camper le portrait de ses compagnons d'infortune, – les Pic-à-Terre, Frenchie, Peanut –, le « bosse des détactifs », le shérif et le directeur de la prison. Ses descriptions des lieux, de la cuisine à la chapelle, sont inoubliables. Enfin, il donne vie à ce qu'il appelle « le cercueil » (p. 49).

De chronique en chronique, on pénètre à Bordeaux, de l'arrivée des détenus « liés par leurs menottes siamoises » à la fin novembre, jusqu'à la sortie de l'auteur en mai. Entre ces deux dates, il raconte les fêtes comme Noël, le Jour de l'An et Pâques, la messe dominicale, et la routine quotidienne, dans les cellules et surtout dans la cuisine où il a le privilège d'être assigné. Au-delà des descriptions, intervient toujours une critique, soit des conditions d'hygiène ou du sadisme de quelques tourne-clefs, soit une dénonciation de l'hypocrisie des dirigeants lors des visites des inspecteurs, mais Nantel sait aussi reconnaître la bonté de certains gardiens qui refilent une pincée de tabac à l'un, un peu de sucre à un autre. Et il nomme des noms, que Dominique Nantel a mis en appendice pour bien identifier tous les personnages. Historiens et historiennes y voient un des rares échos de la classe des marginalisés, des oubliés de l'histoire qui viennent ajouter un jalon de plus à l'histoire sociale du Québec.

Une question ne manquera pas de soulever la curiosité des gens de notre époque: pourquoi avoir soumis ses chroniques à l'hebdomadaire de celui qui sera plus tard connu comme le *führer* canadien, Adrien Arcand, et de son acolyte Joseph Ménard? Nantel a probablement rencontré Arcand dans le milieu journalistique. À cette époque, ce dernier affiche déjà son antisémitisme et ses sympathies nationales-socialistes, mais il n'a pas encore fondé son Parti national-socialiste-chrétien. Comme l'écrit Dominique Nantel Bergeron, Adolphe se sera tourné vers l'hebdomadaire d'extrême droite après que Olivar Asselin et la grande presse eurent refusé ses textes. Il y a quinze références aux Juifs dans les Mémoires de Bordeaux. À part les références aux prescriptions alimentaires, bien observées dans la prison, on retrouve certains stéréotypes touchant des caractéristiques corporelles, des préjugés, souvent dans des propos tenus par les détenus, mais jamais d'appels à la haine ou de paranoïa. Et le géant Doodie Berstein fait figure de héros dans la cuisine. Peut-on en vouloir à Nantel d'avoir voulu dévoiler les conditions de l'enfermement dans le premier journal qui ait accepté de le publier, *Le Miroir*? C'était le prix à payer, car comme le dit Adolphe Nantel: « Notre race ne fait que commencer la lutte contre les maladies sociales, et l'auteur, ayant donné onze fils à sa province, se reconnaît le droit de sauvegarder l'avenir dans sa faible mesure d'influence, en attaquant un foyer de contagion, d'autant plus redoutable qu'il est à peine connu et tellement négligé. »

J'ai apprécié ces chroniques non seulement pour leur valeur historique, mais pour une raison toute personnelle: j'ai retrouvé Gabadadi, le premier poète que j'ai rencontré, avant Rimbaud, Verlaine et Nelligan. À douze ans, dès que mes parents avaient terminé sa lecture du *Canada*, je me précipitais sur le petit encadré, un billet, un poème, une réflexion, de ce Gabadadi dont je ne savais rien si ce n'est ce qu'il me révélait par son écriture. Puis, il disparut avec le *Canada*. Aujourd'hui, je vois la publication de sa narration de Bordeaux comme un hommage au poète.

Andrée Lévesque, le 11 mars 2020